

pour écrire une « nouvelle », *les Souffrances du jeune Werther* (Meiße).

Que M. André Maurois a pillé le récit d'Alain Gerbault, *Seal à travers l'Atlantique*, pour écrire les trente premières pages de son conte, le *Voyage au Pays des Articoles*.

J'ai fourni les preuves de ces divers démarquages, pour ne pas dire plus, de M. André Maurois. J'ai mis sous les yeux des lecteurs, en parallèle, quelques textes de M. Maurois et les passages correspondants des livres un peu trop directement lus par lui, j'ai donné le titre de ces livres et toutes les indications nécessaires pour que le lecteur pût vérifier mes assertions.

M. André Maurois a répondu par deux fois, en réalité sans répondre à rien ni réfuter vraiment et nettement aucun de mes arguments.

Son ingéniosité (il n'en manque pas) a consisté à fausser deux de mes citations, en supprimant délibérément les guillemets dont je les avais accompagnées.

Les lecteurs qui ont étudié de près les pièces du débat savent à quoi s'en tenir.

Pour reprendre le mot de M. André Maurois lui-même : la cause est entendue.

Veillez agréer, etc.

AURIANT.

§

A propos des « vies romancées » : une lettre de M. Guy de Pourtalès.

Paris, le 30 avril 1928.

Monsieur le Directeur,

On me met sous les yeux, aujourd'hui seulement, le numéro du *Mercure de France* du 1^{er} avril 28, dans lequel l'un de vos chroniqueurs reproduit un venimeux petit article paru il y a deux ans dans le périodique allemand *Die Musik* sur ma *Vie de Franz Liszt*. Cet article était signé Julius Kapp. Ce M. Kapp — vous l'aurez deviné — est l'auteur d'une biographie de Liszt qu'il m'accuse d'avoir « pillée ». On ne saurait empêcher les droits de la critique. On ne saurait même pas en vouloir à l'auteur d'un livre médiocre et ennuyeux d'être vexé par l'accueil favorable réservé par le public à l'auteur d'un livre moins plat sur le même sujet : cela est merveilleusement humain. Il faut cependant protester devant l'ineptie, la mauvaise foi et le mensonge, même naïvement exprimés. C'est ce que j'ai fait il y a deux ans déjà dans une lettre ouverte à mon éditeur d'outre-Rhin, car je me serais gardé de rien prendre à M. Kapp qui lui appartienne en propre, vous vous en doutez bien. Et vous en seriez entièrement convaincu si vous poussiez la curiosité jusqu'à le lire. J'ai cependant emprunté aux biographies qui m'ont précédé les *anecdotes*, les *faits* ou les *dates* sans lesquels un travail de ce genre

ne peut se faire consciencieusement et resterait forcément incomplet. Cela tombe sous le sens. Aucune biographie ne s'est jamais faite de tête, mais bien après une longue et soigneuse revue de tous les documents manuscrits ou imprimés, publiés ou inédits, qui concernent le sujet. *Je prétends toutefois que la mienne ne peut se confondre d'aucune manière, ni pour la forme, ni pour la composition, ni même pour la matière, avec ce qui a été précédemment publié sur Liszt.*

(J'ai fourni nombre de faits ou de documents tout à fait neufs.) Et pourtant j'ai tout pris à quelqu'un : mais à personne d'autre qu'à Liszt lui-même. Les dialogues que j'ai transcrits se trouvent épars dans son énorme correspondance ; la plupart des anecdotes que je rapporte s'y trouvent aussi ; les textes de ses écrits sont fidèlement rendus ; en un mot, je n'ai rien inventé. Liszt a pris soin de tout dire et écrire pour moi. Quant au chapitre consacré à sa mort, dans lequel se trouve ramassé en une page et demie un récit qui en occupe huit ia-8° chez M. Kapp (voyez le « mot à mot »), loin de copier ce Docteur j'ai préféré suivre les récits qui me furent faits à Bayrouth par la famille Wagner. Tout cela est du reste annoncé dans mes *Sources*.

Vous me permettrez bien d'ajouter que si mon livre a quand même quelque mérite, peut être le doit-il à un « petit d'art » comme disait Montaigne, lequel petit d'art je pense infiniment être à moi, comme notre ami Maurois a le droit de penser que le sien est à lui. En ces matières, ce que le public reconnaît tout de suite et sanctionne par le succès, c'est ce que l'artiste apporte de soi, la mise en œuvre des faits qu'il a recueillis, la lumière et l'ombre dont il baigne la réalité. Quelque talent qu'on y déploie, compiler n'a jamais suffi pour donner la vie.

Dans une *critique* (?) comme celle de M. Kapp — et elle est restée unique dans toute la presse allemande, personne ne s'étant apparemment avisé que mon livre eût un rapport quelconque avec le sien — il y a plus de puérilité encore que de mauvaise foi.

Nous avons déjà Stendhal-plagiaire, ainsi que le rappelle votre correspondant. Racine en est un aussi, comme chacun sait, et qui va jusqu'à s'excuser lorsqu'il s'éloigne de ses modèles. Je signale encore Shakespeare à M. Prod'homme, car j'ai relevé récemment dans *la Tempête* un passage entier transporté tout cru du chapitre des *Essais*, intitulé *Des Cannibales*. En vérité, me direz-vous, il y a la manière. Eh oui ! précisément, il y a la manière. Et les grands hommes sont là une fois de plus pour donner le mauvais exemple.

Je m'excuse, Monsieur le Directeur, d'encombrer vos colonnes par cette réplique trop longue sur un sujet de si minime importance. Je vous prierai toutefois de vouloir bien l'insérer dans le prochain numéro de votre revue. Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, mes salutations bien empressées.

GUY DE POURTALÈS.